

Mon héroïne

Justine Saine

Inspiré d'une histoire vraie.

De la même autrice

Je veux voir le monde à travers ses yeux (2023)

Je l'appelle Chou pommé (2025)

Femmes (extra)ordinaires (2025)

1.

Mars 2017 : il était une fois...

Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire Joseph ! Joyeux anniversaire !

— Allez, Papillon, c'est à toi ! s'écrie Liam, tout excité.

Mon grand-père inspire profondément et, d'un souffle, éteint la flamme vacillante au-dessus de son gâteau. Il reste un instant pensif, puis murmure, d'une voix empreinte de nostalgie :

— La vie est aussi brève que celle d'une allumette.

Il est si simple d'éteindre la flamme d'une bougie, mais qu'en est-il de celle qui nous consume de l'intérieur, emportant avec elle une partie de notre âme ? Les braises incandescentes demeurent, dissimulées, prêtes à se ranimer à la moindre bourrasque. En regardant mon grand-père, je perçois cette fragilité mêlée à une résilience inébranlable, une force de la nature.

— Estime-toi heureux d'être toujours parmi nous ! le taquine Maryse, sa benjamine.

— Oh, mais je le suis !

Elle l'entoure de ses bras et l'embrasse avec tendresse sur la joue. Ses frères et sœurs aînés se joignent à elle, dans une étreinte pleine d'amour. Assister à une scène de vie aussi douce et lumineuse me fait oublier, l'espace d'un instant, à quel point le temps qu'il nous reste est fugace. Lorsque je ferme les yeux, les discussions et les rires qui m'entourent viennent chatouiller mes oreilles. J'adore cette sensation. J'essaie de la capturer pour qu'elle s'imprime en moi, comme l'encre de mes tatouages.

Dans le bleu de son regard, les larmes suspendues à ses cils dévoilent à la fois de la joie, du soulagement et de la fierté. Mon grand-père a atteint cet âge rare où la sagesse de l'âme et la gravité du corps ne font plus qu'un.

« J'ai vécu une belle vie », me répète-t-il souvent, comme s'il pressentait que la fin était proche. Pourtant, sa vie n'a pas été facile. Il évoque peu son enfance, parle rarement de ses parents, frères et sœurs. Son passé ressemble à une ombre qu'on cherche à fuir en évitant la lumière, mais dont on ne peut jamais se défaire. C'est du moins ce que je suppose.

Nous sommes en plein mois de mars, dans une maison d'hôtes proche de Reims. Le ciel, limpide et sans nuage, offre à la terre un éclat de lumière. Mon grand-père fête ses quatre-vingts ans, entouré de sa femme, de ses enfants, leurs conjoints, ainsi que de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Il n'avait rien vu venir. Jusqu'au dernier moment, il n'avait aucun soupçon.

C'est sa fille, Maryse, qui l'a conduit à cent-quatre-vingts kilomètres de chez lui, dans une vieille ferme où toute sa famille l'attendait pour lui offrir ce beau cadeau. Mon grand-père pensait simplement passer le week-end chez Laurence, son deuxième enfant — qui est aussi ma mère. Même ma grand-mère n'était pas dans la confidence, afin de préserver l'effet de surprise. Pourtant, c'est elle qui s'est montrée la plus impatiente. Comme une petite fille, elle trépignait, curieuse de découvrir leur destination.

Tous les trois avaient quitté la maison de mes grands-parents, située dans un quartier résidentiel d'Amnéville, une ville de Moselle d'environ 10 500 habitants. Amnéville est principalement connue pour son centre thermal, enchâssé dans le bois de Coulange. Dans les années 1970, alors que la désindustrialisation touchait la région, la ville a su se réinventer en misant sur les loisirs. En 1974, une piscine et une patinoire olympiques ont ouvert leurs portes, marquant le début d'une nouvelle ère. Dès les années 1980, une ancienne friche industrielle a laissé place à la Cité des Loisirs, un projet ambitieux qui a peu à peu métamorphosé la ville en un lieu touristique incontournable. Aujourd'hui, ce vaste complexe propose une offre variée : un centre thermal, un zoo renommé, un casino, un aquarium, une salle de spectacle pouvant accueillir jusqu'à douze mille personnes, un parcours de golf, ainsi qu'un complexe cinématographique moderne. Plus récemment, une piste de ski intérieure a été ajoutée, attirant des visiteurs en quête d'activités insolites. De quoi divertir petits et grands pendant plusieurs jours et offrir à Amnéville un nouveau souffle.

Sur la route, ma grand-mère n'avait pas tardé à lancer les devinettes.

— Ah d'accord, si on prend l'A4 direction Marne-La-Vallée, on va chez Laurence ou alors chez Denis, c'est possible.

— Tu verras bien, maman... a répondu Maryse.

— Là, on sort pour prendre la nationale 2, c'est sûr qu'on va chez Denis ! J'ai raison ?

— C'est une surprise, maman...

— Je ne vois pas où on irait sinon. Tu en penses quoi, Joseph ?

— Comme dit ta fille, c'est une surprise !

— Vous m'énervez tous les deux. On ne va quand même pas aller dans un trou perdu. J'espère qu'il n'y aura pas trop de marches. Si c'est chez Denis, ce serait parfait...

— Tais-toi ! ont-ils crié en chœur.

C'est à peu près ce que m'a raconté ma tante des multiples questions de ma grand-mère qui essayait de lui tirer les vers du nez.

Lorsqu'ils ont enfin découvert ce qui leur était réservé, ils étaient aux anges. Le lieu était charmant : spacieux et douillet, situé à quelques kilomètres de la ville, mais suffisamment éloigné du tumulte quotidien. Un véritable havre de paix.

— Merci... Merci à vous tous d'être là, dans ce magnifique endroit. C'est ça, mon plus beau cadeau ! s'écrie mon grand-père.

Sa voix tremble. Il serre la main de ma grand-mère, cherchant peut-être à analyser ou dissimuler ses émotions. Ma mère a les yeux rougis. Ma tante Maryse rit nerveusement tout en se mouchant, et mon oncle Denis laisse poindre un sourire timide, tentant de garder contenance malgré l'émotion qui affleure dans son regard voilé. Les autres membres de la famille applaudissent, emportés par l'allégresse de cette journée de fête. Quant à moi, j'observe et visualise. J'imagine toutes ces années écoulées, jalonnées de moments fragiles et douloureux, mais aussi d'instant de joie et d'apaisement. Heureusement, ce sont ces derniers qui semblent prendre le dessus. N'est-ce pas cela, la vie ? Une véritable montagne russe, avec ses montées vertigineuses, ses descentes fulgurantes, ses virages imprévus et cette adrénaline qui nous traverse ? Elle pulse, la vie — palpitante et terrifiante à la fois.

Je m'approche de mon grand-père et le serre à mon tour dans mes bras. Une boule se forme dans mon ventre. Cette accolade m'envoie des messages contradictoires :

« Ne me lâche pas. »

« J'ai peur de perdre ces souvenirs. »

« Sois forte, ma petite fille. »

« Tu as encore toute la vie devant toi, alors remplis-la de milliers d'instant comme celui-ci ! »

En me détachant de lui, je le fixe, lui souris, tente de percer un secret qu'il détient, comme si je voulais devenir sa plus proche confidente. Il semble sentir mon élan, car il me fait discrètement signe de le suivre, à l'écart. Juste lui et moi. Notre bulle.

— Tu n'imagines pas à quel point ça me fait plaisir de te voir aussi heureux, Papy.

— C'est grâce à vous que je le suis. Un peu plus chaque jour...

— Quand je te vois jouer avec Liam et la petite Mila... ça me donne envie, tu sais.

— Envie de quoi ? demande-t-il avec douceur.

— De fonder ma famille, à moi. Ça fait un moment que j'en parle à Alex... mais il élude toujours. On est ensemble depuis sept ans. On vit ensemble depuis trois. Ce serait... naturel d'y penser, non ?

— Peut-être, oui. Mais tu sais, le « naturel », c'est ce qu'on dit quand on veut mettre les choses dans des cases. Et la vie, elle, fait rarement ce qu'on attend d'elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que ce qui compte, Noémie, c'est ce qui te rend heureuse. Pas ce que les autres attendent. Si tu veux des enfants, alors il faut que vous en parliez vraiment, tous les deux. Sincèrement. Il faut savoir si vous avancez dans la même direction.

— Tu as sûrement raison...

— J'ai plus que « sûrement » raison !

Un silence s'installe, tendre. Puis je murmure :

— En plus... j'ai toujours espéré que tu connaîtrais mes enfants un jour.

— Je suis encore là, tu sais. Et je compte bien rester un moment, dit-il en riant doucement.

— Oui... et heureusement. Mais le temps file tellement vite.

Il acquiesce. Lentement.

— J'ai déjà vécu les trois quarts de ma vie... Mais tu sais, moi aussi, j'aimerais les connaître, tes enfants. Ne serait-ce que le premier.

Je laisse ma tête tomber sur son épaule, plongée dans mes pensées. Le cœur gonflé. Puis une étrange question me traverse. Je redresse la tête, timidement.

— Dis, Papy... c'était quand, le plus beau jour de ta vie ?

— Oula, c'est difficile de choisir. Il y en a eu tellement ! Le jour de mon mariage, la naissance de mes enfants, et puis bien d'autres événements marquants...

— D'accord, mais si tu devais en choisir un seul, et que ta vie en dépendait, lequel ce serait ?

— C'est un jeu, dis-moi ?

— Allez, réponds du tac au tac ! Ne réfléchis pas, qu'est-ce qui te vient en tête ?

— Le samedi 8 mars 1958.

— C'est précis. Pourquoi cette date ?

— Parce que c'est le jour où une magnifique jeune femme m'a sauvé la vie. Oui, *sauver*, c'est le bon mot. Sans elle, je pense que je n'aurais jamais trouvé la force d'être heureux.

— Et de qui s'agit-il ?

Il rit.

— Tu es bien curieuse... Tu en sauras bientôt plus.

— Que de mystères ! Tu aimes faire durer le suspense, à ce que je vois !

— « Le suspense est comme une femme. Plus il laisse place à l'imagination, plus il est excitant ! »

— Papy, enfin !

— Ce n'est pas de moi, c'est Alfred Hitchcock qui l'a dit !

— Vieux sage ! C'est toi qui joues maintenant. Ça te plaît, hein ? Avoue !

— Ce qui me plaît, c'est de vous voir tous si épanouis.

— Papy, tu es trop sentimental.

— Au fait, j'ai quelque chose pour toi, suis-moi !

— Pour moi ? Ce n'est pourtant pas mon anniversaire.

Il monte à l'étage de la maison où plusieurs chambres de même taille s'alignent. Je le suis comme un bon petit soldat. Il entre dans la sienne, fouille dans sa valise et en sort un carnet qu'il me tend d'une main trémulante.

— Tiens, prends-le !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu n'as pas une petite idée ?

Je feuillette l'ouvrage sans lire son contenu. Une photo de mon grand-père, enfant, assis avec sa peluche à côté d'un autre garçon un peu plus âgé — probablement son frère —, me révèle immédiatement de quoi il s'agit.

— C'est l'unique photo que j'ai de mon enfance.

— Seulement celle-là ?

— Oui, tout le reste a disparu ou je n'en ai jamais eu connaissance. Ça remonte, tu sais...

— Tu as réussi à aller jusqu'au bout cette fois ?

— Oui, j'y suis arrivé, même si ça m'a demandé de brûler plusieurs manuscrits avant même d'atteindre la moitié de mon histoire. À un moment, j'ai sérieusement envisagé d'abandonner. Après tout, à quoi bon ? Cela n'aurait rien changé à ce que j'ai vécu. Et pourtant, en y repensant, je réalise que tout ce que j'ai traversé m'a conduit jusqu'ici. Aujourd'hui, en regardant ma vie, je ne changerais rien. Absolument rien.

— Même pas un peu ?

— Non, même pas un peu.

Je consulte à nouveau le journal soigneusement mis en page, sa couverture ornée d'une photo de lui, élégant dans un complet parfaitement ajusté, sa cravate légèrement de travers qui ajoute une touche de charme désinvolte.

— C'est pour toi que je suis allé au bout de ce projet, alors j'aimerais que tu sois la première à le lire, si tu l'acceptes bien sûr, m'avoue-t-il.

Comment ne pas être émue par cette déclaration ? J'allais avoir le privilège de découvrir son passé, les non-dits qu'il renferme, la vérité derrière cette colère qu'il tente constamment de réprimer. Je suis impatiente de me plonger dans ces centaines de pages, prêtes à se confier à moi. Attendre relèvera d'une véritable épreuve.

— Je serai fière d'être ta première lectrice, Papy...

Je me réfugie dans ses bras qui m'enlacent avec vigueur. Je sens son souffle saccadé dans mon cou. L'enfant qu'il a été ressurgit dans cet instant de lâcher-prise, d'acceptation d'un manque imperceptible qu'il ne comblera jamais, quoi qu'il fasse. Nous restons ainsi, liés l'un à l'autre, pendant ce qui semble être une éternité, et cela me fait un bien fou. Il finit par se redresser, essuie ses yeux humides et m'adresse un large sourire.

— On ferait peut-être mieux de redescendre retrouver tout le monde, dit-il en jetant un œil vers l'escalier.

— Tu as raison. C'est ton grand jour. Chacun de nous veut profiter de toi. Et ta bière t'attend, figure-toi. Papa t'en a sortie une du frigo. Elle commence à s'impatiser.

— Ah, ta grand-mère va encore me passer un savon...

— Mamy râle et Papy capitule, c'est bien connu, lancé-je en riant.

— Vous croyez tous que je me laisse faire, hein ? Je vous rappelle que je suis un homme mûr, responsable, un roc. Quatre-vingts ans au compteur !

— Et un mètre soixante-deux tout mouillé, ajouté-je, hilare.

Mon grand-père a toujours su glisser une pointe d'humour dans les conversations, même les plus délicates, car ce qu'il déteste par-dessus tout, ce sont les situations anxiogènes. Il m'a toujours affirmé qu'on pouvait aborder n'importe quel sujet, tant que la bienveillance restait notre unique arme. J'aimerais le croire.

Nous rejoignons le reste de la famille, rassemblée autour de la table pour une partie de cartes. Les éclats de rire et les taquineries fusent de toutes parts. Dans cette joyeuse cacophonie, mon grand-père semble trouver une tranquillité particulière, souriant bêtement aux blagues grivoises de mon oncle, ou aux imitations exagérées des Vamps, interprétées par ma tante et ma mère. Je reste en retrait, l'esprit ailleurs, focalisée sur une seule idée : ouvrir le journal de mon grand-père et commencer ma lecture. Ma curiosité est plus forte que ma patience, mais je sais que je ne pourrai la satisfaire qu'au moment de me coucher.

La fin de journée s'anime. Nous nous dépêchons de préparer le dîner : une salade verte et une généreuse plâtrée de pâtes bolognaises, simples, mais toujours appréciées.

— Bon appétit, bande de folles ! lance mon oncle.

— C'est quoi que t'as dit, Dédéé ? réplique sa femme en grimaçant.

Un éclat de rire sonore en entraîne un autre, et tout le monde contribue à l'ambiance joyeuse qui résonne dans la salle à manger. Chacun savoure le repas à son rythme. À 22 heures, nous débattons encore de l'actualité, des dernières sorties cinématographiques et des prochaines vacances d'été. Un coup d'œil à mon téléphone suivi d'un bâillement m'indique qu'il est temps de monter me coucher. Après avoir souhaité une bonne nuit à tout le monde, je me retire dans ma chambre.

Il est important pour moi de créer les conditions idéales avant d'attaquer mon nouveau livre de chevet. Je savoure une douche bien chaude avant d'enfiler un pyjama doux et confortable. Une fois prête pour la nuit, je me glisse sous la couette, allume une lampe en forme de poire habillée d'une jupe de paille hawaïenne, assortie au style *kitsch* de cet ancien corps de ferme, et ouvre la première page de ce que je considère déjà comme un trésor de famille. Il est 22 h 30 et je pressens que cette nuit sera blanche.

2.

Algrange¹ : samedi 8 mars 1958

Comment oublier cette soirée ? Christian avait insisté pour que je l'accompagne. Je n'étais ni un habitué des fêtes ni un amoureux de la foule, mais il était mon ami. Le seul d'ailleurs. Nous nous étions rencontrés à l'armée, à l'aube de nos vingt ans. Notre différence physique était aussi marquée que celle de nos caractères. Christian s'efforçait d'accepter sa grande taille, tandis qu'à ses côtés, je passais pour un minot. Il se vantait d'être drôle, bavard, des qualités indispensables pour endosser le rôle de séducteur invétéré. Moi, j'étais tout le contraire : mon humour sarcastique passait rarement, l'adjectif « réservé » me collait à la peau, et en matière de drague, j'avais tout à apprendre. Le destin nous avait mis sur la même route, et tels le yin et le yang, nous nous étions accordés. Lors de nos permissions, il était devenu rituel de faire une halte au bar du coin ou de nous mêler à l'effervescence des fêtes de village. Ce fut justement au célèbre bal des pompiers d'Algrange, sa ville d'adoption, que Christian croisa la route de Rosine. Grande comme lui, frêle, avec une chevelure d'un noir profond et une personnalité excentrique, elle ne passait pas inaperçue. Je comprenais sans mal pourquoi elle pouvait séduire certains hommes. Pour ma part, si je la trouvais agréable et pleine de vie, elle ne correspondait ni à mes goûts ni à mon idéal. À peine venait-elle de faire notre connaissance que Rosine, avec une générosité désarmante, nous convia à célébrer son anniversaire le samedi suivant, le 8 mars, chez elle. Elle habitait elle aussi à Algrange, la fameuse « Cité des quatre mines ». Cette petite ville, comme tant d'autres de la région, portait l'empreinte de l'ère minière qui avait façonné ses rues, ses commerces, et même ses festivités. Burbach, La Paix, Angevilliers et Rochonvilliers : ces noms de puits résonnaient comme des souvenirs d'un passé industriel prospère, un passé qui avait imprégné chaque recoin d'Algrange.

Malgré son assurance habituelle, Christian me confia que Rosine l'intimidait. Derrière ses fanfaronnades de beau parleur, il m'avoua que ma présence lui donnerait le courage nécessaire pour se lancer et, selon ses propres termes, la mettre dans son lit. Ce trait de sa personnalité me dérangeait, même s'il affirmait respecter les femmes. Ma gentillesse — ou était-ce ma

¹ Ville française située dans le département de la Moselle et la région Grand Est.

loyauté —, prenait toujours le dessus. L'amitié me semblait être une valeur sacrée, une promesse que je m'étais faite de ne jamais trahir. J'avais donc fini par accepter.

— Jo, tu la vois ? me demanda-t-il au moins quatre fois, à peine arrivés dans la maison des parents de Rosine.

Le frère de notre hôtesse, dont le nom m'échappe, nous avait accueillis avec élégance, vêtu d'un costume trois-pièces et d'un trilby², sans oublier une canne, réplique parfaite de celle de Charlot, qu'il tenait fermement.

— Non, toujours pas. Tu devrais vérifier la cuisine, elle prépare peut-être à manger.

— Pas bête, Capi !

Ce surnom, *Capi*, m'avait toujours intrigué, d'autant plus que je n'avais rien d'un capitaine. Pourtant, je n'avais jamais pris la peine d'en chercher l'origine. Christian se dirigea vers la cuisine pendant que je stagnais près du vaisselier, dans un coin de la salle à manger où une piste de danse avait été aménagée. Fidèle à mes habitudes, je restais immobile, discret, les bras croisés, examinant la scène. J'aimais capturer ces moments comme un réalisateur le ferait à travers sa caméra, une passion pour le cinéma qui me poussait à tout observer avec minutie. Pourtant, je me demandais ce que je faisais là, planté comme un pot de fleurs, ou pire, un sac de pommes de terre. Je me sentais étranger à ce lieu, même si j'essayais de ne pas le montrer.

La musique battait son plein, et les invités se laissaient aller à des mouvements tantôt étranges, tantôt plus élégants. Il y avait autant de filles que de garçons, chacun ayant trouvé son cavalier. Cela me faisait sourire intérieurement, comme si j'assistais à une représentation sortie d'un autre temps. Puis, au milieu de ce chaos festif, je la vis. Un ange, ou peut-être une déesse descendue parmi les hommes. Impossible à dire, tant ma vision se figea sur sa silhouette gracieuse. Sa robe longue, fluide, aux motifs floraux dans des tons bleus, tourbillonnait autour d'elle, et ses bras s'agitaient au-dessus de sa tête comme des vagues. Ses longs cheveux châtain, légèrement bouclés, virevoltaient au rythme de la musique, tandis que son rire cristallin résonnait dans mes oreilles, me captivant totalement, tel un envoûtement dont je ne pouvais me défaire. Elle m'appartenait déjà, sans que je ne sache rien d'elle.

Un bruit sourd me tira de ma contemplation, manquant de me faire perdre l'équilibre. Je me raccrochai au vaisselier, mon refuge depuis deux heures déjà. Christian, une bouteille de vodka à la main, me criait quelque chose.

— Où as-tu trouvé ça ? lui lançai-je.

— Dans le coffre secret de M. et Mme Gurtswartz ! beugla-t-il.

² Chapeau de mode des années 50.

— Les parents de Rosine ?

— Oui ! Je l’ai retrouvée, d’ailleurs, et on a bien discuté, si tu vois ce que je veux dire. On s’est aussi bien hydratés la panse !

Il éclata de rire, visiblement déjà bien éméché.

— Ce n’est pas sympa, Christian. Elle va avoir des ennuis si ses parents découvrent ça.

— Te fais pas de bile, Capi ! Tu veux un petit coup ?

— Non, merci. Je préfère m’abstenir.

— Jo, va vraiment falloir te décroincer un jour, sinon tu resteras puceau toute ta vie !

Il partit en titubant rejoindre Rosine, qui l’attendait en haut des escaliers, le regard brumeux et le décolleté plongeant. Je détournai mon attention vers la piste, mais l’ange qui m’avait envoûté avait disparu. Je scrutai la foule, espérant la retrouver. En vain.

C'est alors qu'une autre jeune femme s'approcha de moi. Elle avait une coupe courte et une frange ondulée brossée sur le côté, évoquant Mary Astor, cette actrice américaine dont mon professeur d'anglais et de philosophie, M. Bernico, passionné de cinéma, m'avait parlé. Ses lèvres en arc de Cupidon et son style vestimentaire semblaient tout droit sortis des années trente hollywoodiennes. Elle me sourit et m'invita à danser. Pris de panique, je ne savais que répondre, non pas parce qu'elle me déplaisait, mais parce que j'étais un piètre danseur. Je tentai de cacher ma nervosité, affichant un sourire crispé. Pourtant, malgré ma raideur, ma partenaire ne sembla pas s'en formaliser. Au contraire, elle m'encouragea à me détendre et à prendre confiance en moi.

Peu à peu, je me laissai emporter par la musique. Mes mouvements devinrent plus fluides. Pour la première fois, je prenais du plaisir à danser, moi qui avais toujours préféré rester en retrait. À la fin de la chanson, je regagnai ma place en remerciant ma partenaire de m'avoir poussé à sortir de ma zone de confort. Cependant, ce n'était pas elle qui hantait mes pensées. Non. C'était celle qui m'avait d'abord captivé. Le sosie de Mary Astor se dirigea alors vers l'ange céleste, qui était réapparu comme par magie. Elle lui chuchota quelque chose à l'oreille avant de me désigner du doigt. Elle m'invita à les rejoindre. Le courage me gagna, et je m'approchai d'elles. Mon regard restait accroché à cette inconnue qui me fixa avec intensité, comme pour défier mon audace. Avait-elle deviné que je l'observais depuis un moment ?

— Comment t'appelles-tu ? osai-je, avec une assurance insoupçonnée.

— Quelle utilité de vous donner mon nom ? Vous l'aurez sans doute oublié demain, répondit-elle, un sourire en coin.

Son amie étouffa un rire, et je compris qu'elles se moquaient gentiment de moi.

— Votre camarade semble mal en point. Vous devriez peut-être vous en occuper, ajouta la femme mystère en pointant du doigt Christian, qui vomissait dans un seau.

Son teint était devenu blême, et je préférais ne pas imaginer la couleur de son vomi. Je ne me rappelais pas qu'il supportait si mal l'alcool. Quant à moi, je préférais rester sobre et garder le contrôle.

— Il s'en remettra. C'est un dur à cuire.

— Et vous, êtes-vous un dur à cuire ?

Elle me plaisait. Son impertinence la rendait encore plus attractive. Avec aplomb, je répliquai :

— Je ne saurais donc jamais à qui je parle, c'est ça ?

— Hey, Jeanne, viens danser ! Tu adores cette chanson ! l'interpella Rosine depuis la piste.

Elle me fixa un instant. Je soutins son regard.

Jeanne... Ce nom retentit en moi, doux et puissant à la fois.

— Ton amie t'a trahie, la taquinai-je.

— Rien ne prouve que ce soit mon vrai prénom.

— Je suis perdu, là...

— Je vais danser. C'était un plaisir, Monsieur « deux pieds gauches », lança-t-elle avec une pointe de sarcasme.

— Joseph. C'est mon prénom, lui répondis-je.

Je refusai de me laisser intimider.

— Très bien, Joseph. Profitez bien de votre soirée.

Elle s'éloigna avec grâce vers la piste de danse. Et, comme attiré par un magnétisme invisible, je la suivis. Mon courage, habituellement enfoui sous une couche de timidité, refit surface. Je m'approchais d'elle, un pied après l'autre, jusqu'à ce que nos regards se croisent à nouveau. Sa main dans la mienne, je l'invitai à danser, cette fois avec assurance. Elle hésita. Ses joues s'empourpraient légèrement, mais elle ne refusa pas. *Only You* des Platters enveloppait la pièce, et guidé par la musique, j'attirai sa taille vers la mienne. Elle se laissa faire, et nous dansâmes en harmonie, comme si le temps s'était suspendu.

— J'aime aussi cette chanson, murmurai-je à son oreille. Encore plus en cet instant, à tes côtés.

— Acceptez de me vouvoyer et j'accepterai peut-être de vous trouver une autre place dans mon carnet de bal. J'ai beau n'être qu'une simple jeune fille, je mérite cette marque de respect. Nous ne sommes encore que des étrangers, après tout, dit-elle sur un ton espiègle.

— Simple, je ne crois pas que vous le soyez, Jeanne. Quant au reste, il est vrai que nous sommes encore des inconnus l'un pour l'autre. Mais ça, c'est un fait que je suis prêt à changer.

3.

Début des années 40 : la fragilité de l'innocence

Mon histoire commence un jour de pluie, au début de la Seconde Guerre mondiale. Je suis né le 11 mars 1937, d'une mère et d'un père polonais catholiques, à Divion dans le Pas-de-Calais. Petit, dodu, blond aux yeux bleus, j'incarnais l'archétype du petit garçon de l'Est, avec du sang allemand et hollandais dans les veines. Un enfant de l'Europe avant l'heure. Mon premier souvenir remonte à mes deux ou trois ans, dans une grande ferme, ou plutôt ses dépendances, au cœur d'un village de la Somme. Je jouais avec les poules et sautais dans les flaques qui creusaient la pelouse dégarnie. De la boue couvrait mes bottes trop petites et usées. Mon frère Charles, de trois ans mon aîné, partageait mes bêtises. Il en fallait si peu pour s'enorgueillir de joie. Des moments simples, d'une insouciance que la guerre n'avait pas encore altérée.

Cette dernière avait éclaté le 1^{er} septembre de l'année 1939, troquant la chaleur du soleil contre la froideur des armes à feu. Pourtant, pendant les neuf mois qui suivirent, le bruit du canon restait lointain. Notre mère n'évoquait jamais la guerre. Elle portait ses épreuves dans son cœur, comme pour nous épargner les horreurs. Pour nous, elle n'était qu'une rumeur étrange, une « drôle de guerre » dont les adultes parlaient sans que nous en comprenions le sens.

Avec Charles, nous jouions aux chasseurs de renards dans la cour, et grimpons au grenier pour récupérer les œufs des poules en liberté. La première fois que j'en ai cassé un, j'ai cru découvrir une version miniature d'un poussin. Quelle déception de voir le jaune d'œuf se répandre à la place ! Ma mère m'expliqua que l'œuf n'était pas toujours fécondé. Dès lors, chaque omelette devint pour moi un petit drame, un adieu à ce qui n'avait jamais été.

Notre maison était modeste : une grande pièce à vivre avec une cheminée, un sol en briques et du béton. Le mobilier se réduisait à l'essentiel. Nous avions une chambre avec une alcôve où Charles et moi dormions, et une remise pleine de paille servait de débarras. Les toilettes se trouvaient dehors. Malgré tout, nous ne souffrions ni de privations ni du froid.

Je passais mes journées avec la petite fille des fermiers d'à côté, qui semblait toujours mieux habillée que moi. Sa grande sœur, intimidante et protectrice, me grondait lorsque nos jeux dégénéraient, mais cette famille était accueillante. Le père, lorsqu'il fabriquait du beurre à la

baratte, me laissait tourner la manivelle et m'en offrait parfois un peu, moulé avec l'image d'une vache en relief. Chaque morceau était un petit trésor.

Un soir d'automne ou d'hiver — la mémoire flanche parfois — le froid avait envahi la maison et la cheminée s'était tue. Mon frère se leva, une couverture sur les épaules, et se dirigea vers la remise.

— Tu vas où ? demandai-je, inquiet.

— Dans la remise. Chercher du bois. Tu viens ?

— Fait encore plus froid là-bas, répondis-je.

— Prends une couverture comme moi !

La nuit tombait et notre mère n'était pas encore rentrée du travail. Elle faisait des ménages dans les fermes voisines. Quant à mon père...

— C'est tout noir, chuchota mon frère.

— Z'ai peur, Charles !

— Mais y'a pas à avoir peur, t'inquiète pas !

Charles pénétra dans la remise. Une ombre bougea dans l'obscurité.

— Un rat ! Un rat géant ! cria-t-il, en me serrant le bras.

Le vent fit claquer la porte, et nous hurlâmes de terreur. Nous courûmes nous réfugier dans notre maison et nous blottîmes dans un coin près de la cheminée. Je questionnai alors mon frère, affolé.

— Elle rentre quand, *mama* ?

— Bientôt j'espère, rétorqua-t-il, aussi terrorisé que moi.

Notre mère rentra peu après. Nous nous jetâmes sur elle, complètement gelés.

— Qu'est ce qui se passe *moje dzieci*³? nous demanda-t-elle d'un ton désabusé.

— Y'a un rat énorme dans la grange, souffla Charles.

Il tirait la robe de notre mère qui tenta de s'en dégager.

— Qu'est-ce tu dis ! Y'a pas de rat ici !

— Va voir s'il-te-plaît, insista Charles.

Elle prit un balai et s'avança vers la remise. Par la fenêtre, nous la regardions, angoissés. Je glissai ma main dans celle de Charles. Ce geste en disait long sur notre complicité. Notre mère revint, les bras chargés de bois.

³ mes enfants.

En entrant, elle rangea son balai, déposa les bûches près de la cheminée et nous ordonna d'un geste furtif de la main de descendre des chaises que nous avions rapprochées près de la fenêtre pour nous rehausser.

— Votre rat, c'était un chiffon noir qui traînait en boule. Parterre. La prochaine fois, restez dans la maison quand il fait nuit.

Ses mots avaient un sens plus profond. Avec l'occupation allemande, la vie au village changea. Le rationnement s'installa, et nous nous retrouvâmes à faire la queue pour des tickets qui nous permettaient d'acheter le strict nécessaire : des denrées alimentaires de bases telles que le pain, les légumes, la viande, le lait, le sucre ou l'huile, ainsi que des produits comme le savon, le charbon, les vêtements. Polonais, nous étions traités différemment. Les commerçants n'hésitaient pas à réduire notre ration, évoquant des pénuries fictives. Mon regard d'enfant, encore rempli d'innocence, commençait à percevoir l'injustice.

La faim devenait parfois si pressante que je m'éclipsais pour grignoter les restes destinés aux cochons de la ferme voisine. Ces petites escapades, quoique risquées, m'offraient un semblant de répit. Ce que j'ignorais, c'est que le pire m'attendait encore.

L'ambiance au village s'alourdissait. Ma mère se débrouillait comme elle pouvait avec deux enfants à charge. Mon père, mineur à Lens dans le Pas-de-Calais, revenait de moins en moins souvent. Je demandais souvent à ma mère où il était. Elle me répondait juste :

« Il travaille. »

À chaque question, ma mère esquivait. Elle me promettait que les choses s'arrangeraient. Jusqu'au jour où mon père ne rentra plus du tout. J'étais perdu, sans figure paternelle, et Charles, bien que vaillant, ne pouvait combler ce vide.

Mon père, d'aussi loin que je me souviens, était un homme discret et réservé. Lors des rares moments où il était présent, il faisait preuve de tendresse, s'amusant à me décoiffer en me disant :

« T'es un bon garçon, mon Youjou. »

Au début, ses absences répétées, bien que pesantes, ne m'inquiétaient pas. Je pensais que c'était normal, que son travail exigeait cela et qu'il fallait bien gagner de l'argent pour nous nourrir. Pourtant, la plupart des pères des enfants de mon village, comme le mien, travaillaient à la mine. Nous étions les enfants des « gueules noires », comme on nous appelait, à cause des poussières de charbon. Eux, je les voyais plus souvent ; ils prenaient le temps de s'occuper de leurs enfants, de jouer à la balle ou aux quilles. Mon père, lui, ne participait jamais à ces moments familiaux. Ma mère, quant à elle, était trop occupée à joindre les deux bouts pour s'occuper de nous. Avec mon frère, nous en profitions pour accumuler les frasques. Mon côté

rebelle commença à s'affirmer très jeune et ne cessa de grandir. Je n'étais pas un mauvais garçon. Juste un enfant sans cadre.

Un jour, les Allemands réquisitionnèrent la ferme d'à côté. La petite fille et sa famille disparurent, et je ne les revis jamais. Curieusement, les soldats se montraient gentils avec moi et nous donnaient parfois de la nourriture. Pour survivre, ma mère lavait leurs vêtements en échange de quelques pièces d'or. L'un d'eux s'appelait Hank. Il m'offrait du chocolat noir, friandise rare en cette période chaotique. Je l'observais quand il partait faire le tour du village à cheval. Il le menait ensuite jusqu'au pré et je le suivais chaque fois. Pour me faire plaisir, il m'aidait à monter sur le cheval et le faisait trotter le long des barrières. Ma mère me grondait au début, mais le soldat allemand avait réussi à la rassurer. J'étais fier et heureux pendant ces quelques minutes de liberté où j'avais l'impression de voler. Hank était respectueux. Il parlait un peu le français, mais nous communiquions surtout avec les mains. Je me souviens particulièrement de lui, car il me sauva la vie.

Un soir, l'alerte retentit. J'étais assis aux abords de la prairie en train de regarder les chevaux brouter. J'étais tellement obnubilé par ces bêtes que j'en avais oublié la sirène. Hank courut dans ma direction en criant des *Geh nach Hause*⁴ !

Je compris le dernier mot et restai tétanisé, comme si mes pieds refusaient de se mouvoir. Le soldat m'agrippa le bras et me traîna sous un tank pour me protéger. J'entends encore les explosions, les cris, les pleurs, la terreur gronder dans ma tête. Puis, ce fut le grand vide. Ma mémoire se brouilla. Hank me porta jusqu'à chez moi. Je tremblais, ma gorge brûlait, et mes yeux rougis étaient noyés de larmes de peur. Mon visage, noirci par la fumée épaisse qui saturait l'air, était trempé. Arrivé au seuil de ma porte, Hank posa ses mains sur mes joues brûlantes et murmura :

« Tu es courageux, *mein Junge*⁵. »

J'étais trop paralysé pour dire quoi que ce soit. Ce qui se passa ensuite reste flou dans ma mémoire. Je ne revis jamais Hank. Peut-être avait-il été déplacé ailleurs. Peut-être était-il jugé trop bienveillant envers nous. Je ne le saurai jamais, et parfois, ce mystère m'opprime, car j'aurais voulu lui dire une dernière chose. J'aurais voulu lui répondre ce jour-là.

« Vous êtes mon héros. Le père que je n'ai jamais eu. »

Une ou deux années s'étaient écoulées, le jour où ma tante Edwige, la sœur de mon père, débarqua chez nous avec mon cousin et ma cousine. Elle vivait dans le Pas-de-Calais. J'espérais qu'elle m'apporte des nouvelles de mon père. Elle n'en avait pas. Ma mère lui avait rendu visite

⁴ Rentre à la maison !

⁵ mon garçon.

quelques mois auparavant, mais elle ne m'avait jamais raconté leurs échanges. J'avais juste remarqué sa mine déconfite et son regard vide d'émotions. Pourquoi tant de secrets, de non-dits ? Je compris bien plus tard que ma famille préférait éviter les sujets de discordes, mettre sous le tapis les situations délicates et accentuer les conversations positives, empreintes d'utopie voire de fantaisie. « Dàvon redt m'r nît »⁶ comme disaient les Alsaciens.

Un jour, ma mère nous annonça, à mon frère et moi, qu'un bébé allait arriver. Une petite sœur. Peut-être que ce nouvel enfant ramènerait notre père... Peut-être qu'il ne manquerait pas cet événement. J'osais espérer, encore un peu.

Les choses ne se passèrent pas comme prévu. J'avais l'impression d'avoir du goudron dans les yeux. Ma mère nous fit asseoir sur le sofa et déclara d'une voix ferme, sans détour :

« Votre père et moi allons divorcer. »

Nouveau choc. Nouvelle déflagration. À cet instant, j'en fus certain : je n'avais plus de père. L'abandon, c'est comme une perte. Un deuil s'installe, avec ses étapes inévitables : le déni, la douleur, la culpabilité, la colère, la reconstruction, puis, enfin, l'acceptation. Or, tout ça prend du temps. Beaucoup trop de temps.

⁶ Expression alsacienne signifiant « On ne parle pas de ça. »

4.

Samedi 22 mars 1958 : mon premier rendez-vous

Je grelottais sur place. Malgré mes efforts pour frictionner mes bras, le froid s'infiltrait jusqu'à mes os, engourdisant tout le haut de mon corps. Je ne savais plus combien de temps j'avais attendu sous cet arrêt de bus, proche de l'hôpital des mines et forges — rue Maréchal Foch à Algrange — mais cela m'avait paru une éternité. J'avais parcouru tout le chemin à pied depuis Nilvange où je vivais, décidé à ne pas risquer d'arriver en retard près de chez elle. Quarante-cinq minutes de marche, et mes jambes chancelaient déjà. Depuis cette soirée, elle occupait toutes mes pensées. Tout avait filé à une vitesse fulgurante. Jeanne m'avait assuré qu'elle devait rentrer plus tôt, mais elle était restée pour danser avec moi, des heures durant. Au moment de nous séparer, je l'avais raccompagnée sans même y réfléchir. Tout le long du trajet, elle avait gardé le silence, ou plutôt, elle semblait plongée dans ses pensées. Je n'avais pas osé briser ce moment en l'interrogeant sur sa vie, de peur de paraître trop indiscret. À la place, elle s'était contentée de me dire qu'elle avait passé une belle soirée et qu'elle était ravie de m'avoir rencontré. En arrivant à l'arrêt de bus à deux cents mètres de chez elle, elle avait sorti un bout de papier et un stylo de son sac à main, griffonnant quelques mots avant de me le tendre. Son adresse.

« Vous pouvez m'écrire si vous le souhaitez. »

Et Dieu seul sait combien j'en avais envie !

Quelques jours plus tard, Christian avait accepté de faire passer ma lettre à Jeanne par l'intermédiaire de Rosine, avec qui il sortait régulièrement. Cela m'assurait que la missive ne tomberait pas entre les mains de ses parents. Peu habile avec les mots, j'avais choisi un message simple, direct, sans fioritures. Je lui proposais de me retrouver près de l'arrêt de bus où nous nous étions quittés, puis de passer la soirée au cinéma Palace à Hayange, pour voir *Les Amants de Montparnasse*. J'avais signé « Monsieur deux pieds gauches », espérant la faire sourire. M'appréciait-elle vraiment ? Ou s'était-elle moquée de moi ? Elle ne semblait pas être du genre à jouer avec les sentiments des hommes. Pourtant, je ne savais presque rien d'elle, hormis son adresse et son talent indéniable pour le *slow* et le *rock'n'roll*.

Ma montre avait décidé de me jouer un tour. Les aiguilles s'étaient figées sur le VII et le III. Impossible de savoir depuis combien de temps il était 19 h 15. La nuit était déjà tombée. Seules les lumières de la ville éclairaient les petites rues. Leurs halos perçaient à travers les fines gouttelettes qui flottaient dans l'air, hésitant entre bruine et véritable averse. Je songeais alors à ceux et celles qui n'avaient pas de toit, qui affrontaient la faim, le froid, la pluie et l'indifférence des passants. Je me rappelai que je n'avais pas le droit de me plaindre. Ma situation n'était certes pas idéale, mais elle était loin d'être la pire.

Je me mis à marcher nerveusement, partagé entre détermination et résignation. Puis, une silhouette élancée se dessina au loin. Elle avançait, abritée sous un large parapluie, vêtue d'un *trench-coat* fauve qui lui tombait jusqu'aux mi-mollets. Elle se planta devant moi, soutenant mon regard avec une assurance que je ne parvins pas à imiter. Je baissai les yeux, cherchai mes mots, incapable de parler comme si ma voix m'avait trahi. Ce fut elle qui rompit le silence.

— Merci pour cette invitation, « Monsieur deux pieds gauches ».

— Vous pouvez m'appeler Joseph.

— Et vous pouvez me tutoyer, répliqua-t-elle avec un sourire.

— Je pensais que nous ne nous connaissions pas assez pour franchir ce cap.

— Je plaisantais. Vous prenez toujours au pied de la lettre ce qu'on vous dit ?

Elle réussit à m'arracher un sourire, timide, mais sincère.

— Vous avez un drôle d'humour. On se ressemble au moins sur ce point, dis-je.

— Laissez-moi en juger par moi-même...

Je pris cette pique comme un défi, un jeu subtil. Elle me testait. Elle n'était pas encore prête à se dévoiler. Une part d'elle restait sur la défensive, méfiante. Je sentais qu'elle avait dressé un mur entre nous, et je voulais qu'elle me laisse l'approcher, qu'elle accepte de m'accorder sa confiance, mais je devais me rendre à l'évidence : il était encore trop tôt.

D'un geste, elle m'invita à m'asseoir. Nous attendions tous les deux le bus, dans un silence partagé qui persista même pendant le trajet. Je jetais des coups d'œil discrets dans sa direction, et je la surprénais parfois en train de faire de même. Il y avait dans son attitude une gêne palpable, ou était-ce de la peur ? Peut-être ne lui étais-je pas si indifférent, après tout.

À notre arrivée, alors que nous descendions, elle trébucha et faillit tomber par terre. Instinctivement, je la rattrapai par le bras, la serrant contre moi. Ce geste, spontané, me fit aussitôt regretter mon élan. Je craignais qu'elle me prenne pour un goujat, mais elle ne réagit pas. Elle resta, un instant, collée à moi, leva vers moi ses yeux assortis à son manteau et murmura simplement :

« Merci. »

Comment expliquer que ce mot, si banal en apparence, devienne mon préféré, qu'entendre ce simple « merci » de sa bouche m'émeuve bien plus que je ne l'aurais imaginé ? Comment être certain que ce sentiment, si soudain, si fort, ne s'éteindrait jamais, qu'il ne ferait que grandir jusqu'à devenir immuable ?

Elle s'écarta finalement, visiblement embarrassée. Je raclai ma gorge avant de parler.

— J'espère que le film te plaira.

— Je t'avoue ne pas vraiment savoir de quoi ça parle.

— C'est l'histoire des dernières années du peintre Modigliani, et de sa passion pour Jeanne...

— Joseph ?

— Oui ?

— Ce n'est pas vraiment important, en fait.

— Je pensais pourtant qu'un film avec une Jeanne t'intéresserait.

— Tu as choisi ce film pour ça ?

— Non, pas du tout. J'aime simplement l'histoire et le romantisme, c'est tout.

Je plongeai mes mains dans mes poches, regardant mes pieds qui grattaient nerveusement le sol.

— En réalité, c'était surtout un prétexte pour te revoir.

Elle me lança un sourire amusé.

— Eh bien, j'espère que ton « prétexte » sera à la hauteur de tes attentes.

Elle glissa son bras sous le mien et m'entraîna vers le guichet.

« Deux billets pour *Les Amants de Montparnasse*, s'il vous plaît », demandai-je.

En patientant dans la file, j'observai les visages autour de moi : surtout des couples, mains entremêlées, jeunes ou marqués par les années. Je m'amusai à deviner l'histoire de chacun : un premier rendez-vous timide, cinq années de mariage déjà derrière eux, peut-être même des enfants... ou des petits-enfants. Moi, je n'en étais qu'aux prémices, mais déjà, j'esquissais un avenir que je n'avais jamais connu dans mon enfance : des bras où me blottir, des sorties improvisées en famille, des gestes tendres, des mots chuchotés juste pour moi. Et si, enfin, tout cela pouvait m'appartenir ?

À cet instant précis, au milieu de tous ces amoureux, je sus exactement ce que je voulais : fonder ma propre famille.

— Joseph, on y va ?

Jeanne interrompit mes pensées. Les portes venaient de s'ouvrir. J'allais au cinéma tous les dimanches. C'était mon petit plaisir après des semaines de soixante heures de travail à la sidérurgie. Le cinéma me permettait de m'évader tout en restant ici.

Nous choisîmes de nous installer à l'avant-dernier rang pour profiter d'une vue dégagée. Jeanne retira son manteau, révélant une robe à carreaux au style rockabilly. Elle était superbe, sans artifice. Ses cheveux cascadaient librement, rehaussés par un foulard d'un jaune moutarde qui ajoutait une touche de chaleur à son allure. De délicats clous dorés ornaient ses oreilles. Ils scintillaient sous la lumière tamisée. Mon regard s'attarda sur eux, jusqu'à ce qu'elle dissimule ses oreilles derrière ses mèches.

— Pourquoi les cacher ? lui demandai-je, surpris.

— Je ne les aime pas. Je les trouve trop grandes.

— Elles sont parfaites.

D'un geste délicat, je repoussai ses cheveux derrière son oreille, la caressant du bout des doigts. Elle frissonna légèrement et évita mon regard. Ce soir-là, je ne me souviens plus du film que nous avons vu. J'étais bien trop absorbé par la jeune femme à mes côtés.

À la sortie, je lui proposai d'aller boire un verre au troquet du coin. Elle hésita un instant.

— Ce serait avec plaisir, mais je ne veux pas manquer mon dernier bus. Il est tard et mes parents m'attendent à 23 heures précises. Ils ignorent que je suis ici.

— Comment ça ?

— Ils détestent que je sorte le soir, encore moins avec un inconnu, et surtout pas en dehors de ma ville. Je leur ai dit que je passais la soirée chez Rosine. J'ai raconté qu'elle avait besoin de soutien à la suite d'une rupture. J'ai dû les supplier plusieurs fois avant qu'ils n'acceptent.

Je fus à la fois surpris et touché par cette révélation. Elle avait pris des risques pour être là avec moi.

— Si tu veux, je peux te raccompagner à pied. Comme ça, on prolonge le temps passé ensemble.

— À pied ? On est loin d'Algrange.

— C'est à cinq kilomètres d'ici. Une bonne heure de marche, donc. Si on part maintenant, on arrivera tout juste à l'heure.

— Mais je n'ai pas les chaussures adaptées.

— Je te porterai sur mon dos, alors.

Et c'est ce que je fis. Nous marchâmes près de trois kilomètres avant qu'elle ne se lasse et que je la hisse sur mon dos. Mes bras s'en souviennent encore, mais mon cœur battait comme jamais.

Nous riions de tout et de rien, évitant les sujets graves, polémiques, comme la guerre, la politique, ou la famille. Nous voulions juste profiter de cet instant parfait, comme si le reste du monde n'existait plus. Jeanne se confia sur ses rêves et ses envies.

— Mon frère Armando a toujours dit que je devrais devenir styliste. Je me moquais de lui, car nous n'avions pas les moyens de financer des études.

— Mais si c'était possible, tu l'aurais fait ?

— Peut-être, oui. Ou alors, devenir hôtesse de l'air pour voyager, ou concierge dans un grand hôtel.

— Alors, tu t'autorises tout de même à rêver un peu ?

— Et toi ? Que ferais-tu si tu en avais la possibilité ?

Je marquai un temps de réflexion. C'était bien la première fois qu'on me posait cette question.

— Comédien...

Elle haussa les sourcils, intriguée.

— Je pensais partir au Canada. Y travailler. Le pays recrute pas mal d'étrangers en ce moment et j'ai déjà quelques pistes pour travailler en usine. Je pourrais aussi entrer dans une école de cinéma et me lancer en parallèle dans ce milieu. J'ai même arrêté le conservatoire de Paris pour économiser.

— Tu es donc un artiste... Je ne m'y attendais pas.

— J'aime surtout m'évader dans la peau de quelqu'un d'autre. C'est un de mes professeurs qui m'a ouvert cette porte. Il a été assistant du réalisateur Christian-Jaque. Il m'a même emmené assister à une séquence de tournage du film *Caroline Chérie* avec Martine Carol et Jacques Dacqmine. Tu n'imagines pas l'effervescence autour des acteurs, tout le matériel, l'énergie incroyable. J'ai même fait de la figuration plus tard, dans le film *Le Grand Pavois*. Ça m'a donné le goût du cinéma. Que ce soit comme acteur ou à travers d'autres métiers, c'est un monde à part, tellement riche... J'aimerais en faire partie. C'est comme une revanche sur la vie.

— Et tu veux encore partir, t'éloigner d'ici ?

Il y avait dans sa voix une pointe de tristesse, comme si ma réponse importait plus qu'elle ne voulait l'admettre.

— L'avenir nous le dira, mais je poursuis mes recherches. Rien ne me retient ici... enfin, rien ne me retenait, répondis-je doucement.

Nous arrivâmes au bout de sa rue, et déjà, Jeanne aperçut de loin son père, cloué au seuil de la porte. Le moment était venu de la laisser partir, avant que ma présence ne lui cause des ennuis. À peine avais-je esquissé un mot qu'elle m'interrompit avec une moue complice.

— Si tu es libre demain, nous pourrions nous promener l'après-midi. Attends-moi au bout de la rue, disons, à 15 heures. Ça te va ?

Je ne pus m'empêcher de sourire, un sourire naïf, presque enfantin.

— Rien ne me ferait plus plaisir. Je t’attendrai ici, à la même heure. File vite, avant qu’il ne soit trop tard.

Sans un mot de plus, elle effleura ma joue d'un baiser, puis s’éclipsa en courant vers sa maison. Je demeurai immobile, les yeux fixés sur sa silhouette qui s'éloignait. Mon cœur battait si violemment que j'avais l'impression qu'il allait éclater. Une chaleur douce, mêlée à une confusion troublante, m'envahit, tandis que mes yeux se brouillaient de larmes discrètes.

Une seule pensée monopolisait mon esprit, éclatante de certitude :

Je crois que je suis amoureux.